

Laval théologique et philosophique



Michel SPANNEUT, *Permanence du stoïcisme, de Zénon à Malraux*. Gembloux, Éditions J. Duculot, 1973, (16 X 24.5 cm)
416 pages

Paul-Hubert Poirier

Volume 32, Number 3, 1976

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1020553ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1020553ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Laval théologique et philosophique, Université Laval

ISSN

0023-9054 (print)

1703-8804 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Poirier, P.-H. (1976). Review of [Michel SPANNEUT, *Permanence du stoïcisme, de Zénon à Malraux*. Gembloux, Éditions J. Duculot, 1973, (16 X 24.5 cm) 416 pages]. *Laval théologique et philosophique*, 32(3), 320–321.
<https://doi.org/10.7202/1020553ar>

Tous droits réservés © Laval théologique et philosophique, Université Laval, 1976

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

COMPTE RENDU

longueurs qui plairont cependant aux amateurs de considérations méditatives, vallaient la peine d'être lu.

R.-Michel ROBERGE

Jean-Dominique ROBERT, **Philosophies — Épistémologies — Sciences de l'homme — Éléments de bibliographie**. Presses universitaires de Namur, 1974, (16 × 24 cm), 534 pages, 800 francs belges.

L'A. avertit en sa préface que cette bibliographie « ne vise aucunement à être complète ». « Elle est très sélective, précise-t-il, puisque nous n'avons retenu que certains des ouvrages qui peuvent éclairer de façon exemplaire les problèmes que nous avons en vue : ceux que posent les rapports de fait ou de droit entre les sciences de l'homme (en général et en particulier) et les philosophies. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle on y trouvera tout particulièrement les travaux de méthodologie, d'épistémologie et de philosophie des sciences de l'homme. »

Cette bibliographie se recommande de toute l'autorité de l'A. en la matière. Les problèmes qu'il avait ici en vue, il leur a déjà consacré l'un ou l'autre des nombreux articles dont il a fait bénéficier plusieurs revues de philosophie en ces dernières années. La rigueur de ses analyses, ses mises à jour des implications des positions les plus diverses, en font un auteur aussi compétent que lucide, dont la lecture est toujours des plus profitable pour ce qui est des débats fondamentaux de la pensée contemporaine.

La *Bibliographie jusqu'en 1969*, objet de la première partie, est répartie comme suit : 1° Bibliographie des renseignements bibliographiques ; 2° Bibliographie des revues ; 3° Bibliographie des encyclopédies, vocabulaires et dictionnaires ; 4° Bibliographie des travaux écrits en collaboration ; 5° Bibliographie des travaux catalogués par nom d'auteurs. Ces mêmes rubriques se retrouvent dans la deuxième partie composée de suppléments pour chacune des années 1970 à 1973 inclusivement. Une troisième partie donne la table de noms d'auteurs.

L'utilité de ce volumineux répertoire — plus de quatre mille titres — s'impose d'elle-même. L'A. en a fait un remarquable instrument de travail pour la recherche en philosophie et sciences humaines : chaque titre porte en effet un ou des sigles indiquant la ou les disciplines principalement en cause ; certains portent encore un astérisque, et il s'agit, dit l'A., de travaux « susceptibles, d'une manière ou d'une autre, d'aider à la solution

des problèmes posés par les rapports de droit entre philosophie et science... » On appréciera que l'A. se fasse ainsi notre guide dans le champ d'une information aussi vaste que variée.

Par surcroît, l'excellente présentation matérielle qu'en ont réalisée les Presses universitaires de Namur rendra la consultation de cet ouvrage toujours facile, voire agréable.

Emmanuel TRÉPANIER

Michel SPANNEUT, **Permanence du stoïcisme, de Zénon à Malraux**. Gembloux, Éditions J. Duculot, 1973, (16 × 24,5 cm) 416 pages.

C'est en 1957 que l'A. publiait le premier résultat de ses recherches stoïciennes, *Le stoïcisme des Pères de l'Église, de Clément de Rome à Clément d'Alexandrie* (Paris, Le Seuil, *Patristica Sorbonensia* 1). Seize ans plus tard, après quelques travaux plus précis sur le même sujet (signalons les articles « Epictète » dans le *Dictionnaire de Spiritualité* et dans le *Reallexikon für Ant. und Christ.*), il nous offre une vaste étude de synthèse qui retrace vingt-trois siècles d'histoire, d'influence et de survie du stoïcisme.

Le but de ce livre est de faire une « lecture partielle de la littérature à la lumière du stoïcisme » afin de « mesurer la place du Portique dans le monde occidental, de préciser sa position par rapport aux grands mouvements intellectuels ou religieux et de constater, en définitive, une certaine continuité de la présence stoïcienne » (p. 15).

Cette présence est d'abord celle des Stoïciens eux-mêmes, ce que M. Spanneut appelle le stoïcisme des Stoïciens (I^{re} partie). Sous ce titre, il présente successivement le stoïcisme des fondateurs, avec l'exposé général du système (physique, épistémologie et logique, morale), le moyen stoïcisme, qualifié de stoïcisme indépendant (Panétius et Posidonius), et le stoïcisme impérial (Sénèque, Epictète et Marc-Aurèle). Le second mode de la présence stoïcienne, plus difficile à détecter et à préciser, est celui de la survie. De l'Antiquité au Moyen-Âge (II^{re} partie) et du néo-stoïcisme des XVI^e-XVII^e siècles jusqu'au XX^e siècle (III^e partie), se succèdent les fortunes diverses du « stoïcisme hors du Portique ». Les jalons de cette survie sont nombreux : Cicéron et Jean Chrysostome, Érasme et Dacier, François de Sales et Montesquieu, Teilhard de Chardin et Malraux se retrouvent, à des titres et à des degrés divers, sous la même étiquette. Les horizons très éloignés d'où arrivent ces personnages montrent bien, et c'est là une des conclusions qui se dégagent du livre de M. Spanneut, que l'influence du stoïcisme ne fut

jamais univoque. Chacun y a puisé à sa manière, parfois même à son insu, au hasard des lectures, à travers les aléas d'une tradition manuscrite complexe, à la faveur d'emprunts, de plagiat ou même de « baptêmes » (cf. le *Seneca noster* de Jérôme, les lettres mises sous les noms de Sénèque et de Paul et cette légende qui, en 1708, justifiera la dissertation de M. Rossal: *Disquisitio de Epicteto qua probatur eum non fuisse christianum*).

Cet essai d'histoire et de synthèse du stoïcisme constitue une excellente introduction à ce mouvement philosophique dont l'influence, plus discrète que celle du platonisme et de l'aristotélisme, n'en fut pas moins profonde et réelle. Par exemple, on a souligné depuis longtemps déjà l'apport du stoïcisme à la constitution du vocabulaire de la morale chrétienne. Cependant, ce n'est pas le seul domaine où l'on retrouve les *vestigia* de la Stoa: comme le note l'A., en achevant son enquête, « on constate chaque jour davantage la place du stoïcisme dans le monde chrétien des premiers siècles et l'on n'en a guère encore tenu compte dans l'interprétation des disputes christologiques et trinitaires » (p. 386).

Par l'indication précise des sources que l'A. y présente et par la bibliographie qu'il offre, cet ouvrage sera très utile à ceux qui, sans être historiens de la philosophie, rencontrent le stoïcisme au fil de leurs recherches.

Paul-Hubert POIRIER

A. G. HAMMAN, Jacques-Paul Migne. *Le retour aux Pères de l'Église*. Coll. « Le point théologique n° 16 », Paris, Éditions Beauchesne, 1975, (13,5 × 21 cm), 184 pages.

S'il revenait à quelqu'un de nous donner, en cette année du centenaire de la mort de Migne, une biographie plus élaborée du célèbre éditeur des *Patrologies* latines et grecques, c'est bien à celui qui, il y a déjà quelques années, se donnait pour tâche de poursuivre son œuvre. Le Père Hamman entend cependant se limiter « à situer l'homme dans le renouveau théologique de son siècle et à analyser l'élaboration de sa double *Patrologie* » (p. 5).

Une longue introduction nous rappelle comment les écrits des Pères nous sont parvenus: du manuscrit jusqu'aux grandes éditions des derniers siècles, en passant par le travail du copiste, les collections primitives de l'époque patristique, les premières bibliothèques théologiques et beaucoup plus tard les éditions des débuts du temps de l'imprimerie. On est déjà dès lors bien situé dans le propos du patrologue.

Le siècle de Migne est celui de la Restauration. L'Église de France est placée dans le plus grand inconfort. D'un côté, elle se voit favorisée par les forces anti-révolutionnaires; d'un autre côté toutefois, elle provoque l'opposition de la bourgeoisie bénéficiaire de la Révolution. Le clergé est décimé, les abbayes fermées, les ordres religieux disparus. Divisée à l'intérieur d'elle-même entre gallicans et ultra-montains, elle « hésite entre le retour au passé et l'adaptation au présent » (p. 40). La formation théologique du clergé laisse à désirer, quand elle existe. À un certain moment, il ne restera plus que la faculté de théologie de Paris. On ignore la théologie allemande. Seules quelques initiatives isolées, dont celles de Lamennais, Bautain et Guéranger, gardent l'espoir d'un renouveau. Dans ce contexte, le génie de Migne a été de comprendre que « toute renaissance intellectuelle devait commencer par les livres » (p. 50).

L'homme est solide et obstiné comme le pays de montagne qui l'a vu naître en 1800. Au séminaire, on le regarde comme un étudiant particulièrement doué; deux ans après son ordination, on le retrouve curé à Puiseaux, gros chef-lieu de canton. Divers accrochages de nature politique le font bientôt dévier du côté du journalisme, ce qui l'amène à Paris où il fonde le journal *l'Univers religieux*. C'est le chemin qui va l'amener à l'édition de sa célèbre *Bibliothèque universelle du clergé et laïques instruits* qui comprendra plus de 800 volumes de la dimension qu'on leur connaît. Il aura rapidement sa propre maison d'imprimerie aux portes de Paris; trois cents personnes y travailleront. Ce qui deviendra « le plus bel établissement d'imprimerie et de librairie qui existe » (p. 63), aura bientôt fait de provoquer la jalousie. La pression forcera son évêque à le suspendre, cependant que la majorité des évêques continueront à souscrire à son entreprise. Simultanément, il se fera constructeur d'autels, fabricant de statues religieuses, de chemins de croix et même d'orgues. Dans tout cela, il reste foncièrement animé par une charité pastorale authentique. Seul un incendie, s'alliant à des forces déclinantes, pourra l'arrêter; il n'en était qu'au milieu de son projet; et son chiffre d'affaires représentait déjà une somme colossale.

Cet homme, fort comme le roc au moral comme au physique, menait une vie d'ascète et travaillait seize heures par jour. C'est un brasseur d'affaires astucieux. Conscient du service qu'il rendait à l'Église, il aimait à dire qu'il convoitait le titre du prêtre le plus utile à l'Église. Sa ténacité corrigeait chez lui un certain manque de mesure.